



Gérard Cartier

Liberté surveillée

Vrouz de Valérie Rouzeau
(La Table Ronde, 2012)

« Voici du VROUZ », dit le bandeau. Du V(alérie) ROUZ(eau), oui, et du bon. Selon une note en fin de volume, le recueil devait s'intituler « *Autoportraits sonnés avec et sans moi* » avant que Jacques Bonnaffé ne forge ce néologisme qui, s'il ne dit rien du contenu (de petits autoportraits, en effet) ni de la forme revendiquée (le sonnet), dit par contre à merveille le plaisir de langue et la vitesse de plume, peut-être seulement apparente, qui fondent l'écriture de Valérie Rouzeau. Depuis qu'elle a fait irruption sur la petite scène poétique avec *Pas revoir (Le dé bleu, 1999 ; réédition La Table Ronde, 2010)*, consacré à la disparition de son père, d'une étonnante invention et d'une émotion saisissante, depuis cette première éclatante réussite – qui n'était pas une *première* : elle écrivait depuis une dizaine d'années et avait déjà publié sept recueils – Valérie Rouzeau occupe à juste titre une place singulière dans la poésie d'aujourd'hui. On retrouve ici son ton et son allure, mais la forme unique adoptée, même traitée avec une extrême liberté, donne à ce nouveau recueil une tenue particulière qui en fait, me semble-t-il, l'un de ses plus achevés.

Autoportraits, certes. Mais « *la rumeur qui se prend dans [s]es feuilles de saison* » est d'abord celle de la vie courante, avec son contingent d'évènements dérisoires et de petites absurdités. Les sentiments y tiennent moins de place que le quotidien – ou plutôt, c'est aux minuscules aventures de l'existence (un rendez-vous chez la gynécologue, un matelas infesté de punaises, une parabole de télévision qui cache un peu du ciel) et à nos muets compagnons d'habitude (une lampe, un crayon, un parapluie) que Valérie Rouzeau confie le soin de dessiner, comme en creux, sa propre image. Une aigre malice, une cocasserie froide donnent ordinairement leur timbre à ses poèmes :

Rencontrez l'âme sœur sans payer jusqu'à dimanche
23h59 ensuite c'est impossible
Les coups de minuit sonnent vous rentrez en citrouille
Un pied nu dans le froid de la nuit d'hiver longue
Le temps file ses heures file son vilain chapelet
Ses secondes au galop poussière de sablier
C'est gratuit maintenant sautez sur l'occasion
Ne ratez pas ce coche votre amour vous attend
Vous avez oublié vos code et mot de passe
Célibataire distrait solitaire étourdi
Please enter your pin votre pine s'il vous plaît
Votre épine dans le pied que vous avez laissé
Aller nu par ce temps 23h59
C'est minute papillon maintenant ou jamais.

Et tout à coup, en quelques vers hâtifs, comme dans un brusque abandon, l'émotion pointe : « *Qu'est-ce qu'il aurait duré papa dans cet état / Aérien d'homme en train*

d'être un ange tout petit ». Valérie Rouzeau a la fantaisie triste. On pense quelquefois aux poètes de la fin du romantisme, à Laforgue surtout (j'ouvre au hasard, pour vérifier mon intuition, le vieux volume de ses *Poésies complètes* dérobé il y a quarante ans à une amie alors très chère, et je tombe sur : « *J'aurai passé ma vie à faillir m'embarquer...* » : dirait-on pas un vers volé à Valérie Rouzeau ?).

Du sonnet, que l'on a dit être la forme parfaite, on retrouve le nombre des vers, imprimés ici d'un seul bloc, et (en l'absence, sinon par rencontre, de la petite ritournelle des rimes) le compte régulier des syllabes, principalement décasyllabe et alexandrin, sous réserve le plus souvent d'avaler le funeste *e muet*. Mais ce carcan formel n'enferme que la plus sauvage liberté d'écriture. Valérie Rouzeau avance en titubant, elle bredouille, elle s'égaré, elle ramasse un fil qui traîne et tire, c'est tout un monde qui vient qu'elle abandonne aussitôt, elle revient à sa matière et se perd à nouveau : elle se laisse conduire par les mots. Son écriture, qui paraît si spontanée, si instinctive, est plus élaborée qu'il n'y paraît d'abord. Répétitions, allitérations, anagrammes, jeux de mots incongrus ou éclairants (« *Je est un hôte* »), gribouillages verbaux, courts-circuits de la pensée, caprices orthographiques, slogans publicitaires, références érudites (« *Une mouche est une mouche est une vie* »), mots volés, inventés, retournés, rien de ce qui peut être dit ne se refuse à l'autrice (je me laisse emporter par mon sujet : mais comment se satisfaire de l'hermaphrodite *auteur* ?). C'est cette opposition des moyens, cette grande invention au sein de la contrainte, cette liberté surveillée, qui est l'un des plaisirs du recueil. Et parfois, au milieu de cette ivresse inquiète, quelques vers d'une pureté parfaite. Ainsi, à la fin d'un sonnet sur la neige qui flotte :

Beaux animaux variables de l'été à l'hiver
De l'hiver à l'été mes bêtes imprenables

Comme pour chacun de nous, sans doute, une autre Valérie Rouzeau était possible.